

Figuration existentielle

Galerie Marie Vitoux, *30 ans : 1988- 2018*, Paris, 3 rue d'Ormesson, 75004

Ça fait un bail. Ça fait trente ans que la galerie Marie Vitoux, située au coeur du Marais, « défend » les artistes expressionnistes. Mais l'appellation expressionniste est-elle appropriée ? Oui et non, tant ce terme reste difficile à définir. A la différence du cubisme et du fauvisme, termes inventés par la critique, le mot expressionnisme, échappe à l'histoire de l'art. Contaminé par son utilisation dans le langage courant, il indique immédiatement que le mouvement est souvent associé à la transmission d'un puissant sentiment intérieur, qui touche parfois au pathos.

En réalité, il existe deux manières d'aborder l'expressionnisme. Une, consacrée par les livres, est celle traitant d'un mouvement esthétique délimité chronologiquement, né en Allemagne en 1905 et dont les deux groupes principaux sont la *Brücke* et le *Blaue Reiter*. L'autre manière, transhistorique, désigne les artistes dont l'intention est d'exprimer une émotion ou une passion puissante.

Ainsi, on voit, dans l'art du XXe siècle, ce terme accolé aux nouvelles tendances comme l'expressionnisme abstrait américain ou le néo-expressionnisme avec les artistes allemands – Baselitz, Kieffer...qui apparaissent dans les années soixante.

Il est toutefois probable que pour Marie Vitoux ces distinctions soient secondaires face aux artistes qu'elle expose. Choissant pour l'exposition en cours et pour l'important catalogue qui l'accompagne le beau titre « Figuration existentielle » elle parle « d'aller au plus profond de soi, traverser des corps obscurs qui dansent en dehors et au-delà de la figure ». Figure, car clairement le corps humain est le meilleur exemple de la capacité de l'artiste de redresser, de dresser même la matière, de contrôler l'informe et de lui donner une forme définitive et résistante. A aucun moment on ne peut s'abstraire de notre corps, et la peinture offre précisément la réincarnation de cette expérience du monde.

La crise du sujet qui traverse notre siècle ne laisse évidemment pas le corps indemne. Ni idéalisé, ni héroïsé, il chute de son piédestal. La figure humaine n'est plus celle qui maîtrise le monde. À son tour, elle le subit. Les quelques exemples exposés ici vont dans ce sens. Ainsi, les personnages de Jean Rustin explorent des thèmes existentiels – sexualité, folie, solitude, déchéance liée à la vieillesse. L'œuvre est délibérément dépouillée : un visage, un corps, quelques couleurs, souvent délavées, épuisées ; une concentration drastique sur un petit nombre de motifs, une grammaire rude et ascétique. Malgré la clarté de cette peinture, les êtres, sortes de

créatures étranges, se tiennent dans une zone obscure, indéfinie. Figures de la mélancolie, les personnages s'abîment dans une inquiétude sans raison apparente. (*L'Ampoule rose*, 1998). Avec Franta, Maurice Rocher ou encore Christophe Miralles, les corps sont démembrés, déchiquetés, en lambeaux, exhibant les organes intérieurs. L'enveloppe corporelle n'est plus imperméable, la chair dénudée est menacée de blessures et de déchirures, la peau se transforme en une membrane trouée, l'épiderme se confond avec les viscères. Chez Vladimir Velickovic, même en agonie, même attachée à un crochet, la figure humaine, toujours en tension, ne renonce pas et semble prête à se mettre en mouvement (*Blessure*, 2016). La liste des créateurs réunis ici est trop longue pour les aborder tous. Ils ont en commun, écrit Christian Noorbergen, « la recherche d'une émotion pré-esthétique où le corps joue à fond sa souveraine partition ». En d'autres termes, ce sont des images que l'on aime ou déteste, mais qui ne nous laissent jamais indifférent.

Itzhak Goldberg